

Le Voyageur

Camille Mattera

Un voyageur au-dessus d'une mer de nuages -ou d'un maritime alpage (car tout n'est que question de points de vue)- se dressait fièrement sur la cime d'une montagne. Dans la lumière du petit matin s'épanouissaient de froides teintes, en accord avec l'habit sombre de cet homme que nous voyons de dos, face à l'abîme de brumes. Appuyé sur sa canne dans cet écrin opalin, il aurait pu être pris pour un vieillard au seuil du saut final par un promeneur solitaire. Or il était jeune, certes plein de nostalgie, néanmoins dénué d'idées sombres. La brise dans ses cheveux qui berçait les flots de coton, faisait ressurgir dans tous les atomes de son corps de funestes papillons. Les épisodes les plus marquants de sa courte vie défilaient dans le paysage. Il revoyait son enfance au bord de l'eau, le petit port de pêche, l'huile d'olive de « yemma », la soeur qu'il sauva in extremis d'une noyade certaine et ses frères, nombreux, qu'il enterra. Mais bientôt il lui faudrait quitter ce petit coin de paradis pour une destination inconnue, rongée par une guerre qui ne le concernait pas. Citoyen de ce pays qu'il ne connaissait pas encore, il devait consentir au sacrifice. Au sommet du monde il tentait en vain d'apercevoir ces côtes hostiles qui, paraît-il, étaient visibles par temps clair. Il n'était ni d'ici ni de là-bas. Bloqué entre deux mondes, étranger dans son pays, il n'était pourtant qu'un pêcheur, mais les natifs l'appelaient déjà le profiteur. Les vagues de l'horizon se métamorphosaient sur son âme et faisaient perler sous ses paupières à demi closes, quelques larmes. Demain il partira sur l'autre rive du continent. En attendant il tombe, happé par ces marines falaises et ces récifs terrestres. Partir pour exister. Je n'ai pas connu mon grand-père. Il est mort deux ans avant ma naissance. Ce vide a laissé place à tous les fantasmes possibles et imaginables pour combler cette lacune. Le tableau de Caspar David Friedrich est l'une des pièces-maîtresses de ce puzzle géant. Chaque fois que mes yeux ont rencontré une reproduction du « voyageur au-dessus de la mer de nuages », mon esprit s'est toujours égaré dans les replis de ce paysage extatique, imaginant les sommets amazigh en haut desquels mon grand-père, tel ce voyageur, devait admirer la beauté des côtes algériennes. Il est né à Collo le 27 mars 1920, a vécu à Philippeville (Skikda), puis s'est installé comme mécanicien dans un garage de Djidjelli (Jijel), avant de s'engager dans l'armée sous les ordres du maréchal de Lattre de Tassigny. Qu'a-t-il pu se passer dans son esprit pour vouloir quitter son pays natal et risquer sa vie pour une grande inconnue ? Certes sur les papiers il était français, mais dans les faits il avait toujours vécu avec les Algériens, parlait arabe, et regardait d'un oeil méfiant les gros propriétaires terriens, exploiters d'autochtones et de miséreux pieds-noirs qui travaillaient dans leurs orangeries. Sa famille était pauvre, partir pour la métropole lui permettait peut-être d'espérer une vie plus prospère. Qu'importent les raisons qui l'ont poussé à prendre des risques, il est parti. Il a débarqué en Provence en août 1944 pour se rendre dans l'est, vers Maïche. Lors du ravitaillement de son régiment dans le petit village de Belvoir, il a rencontré ma grand-mère, une superbe blonde vénitienne qui est littéralement tombée sur le sol de sa cuisine en l'apercevant dans son uniforme de soldat, près de l'embrasure de la porte. Le 26 décembre de cette année ils se mariaient et partaient vivre en Algérie. Ils ne sont restés que six mois à Alger. Les premières agressions contre les pieds-noirs avaient lieu. La libération de la France du joug allemand avait enfin réveillé le peuple de sa léthargie. Lorsque ma grand-mère allait sur le marché, une dame algérienne restait toujours devant elle, pour

éventuellement la protéger. Dans ce climat tendu il était impossible de retrouver le bonheur d'antan. Cette insouciance de jadis qui avait tant plu à mon grand-père. Le voyageur de Friedrich regarde l'avenir en tournant le dos au passé. Le futur de mon grand-père se trouvait donc réellement de l'autre côté de la mer. Il fallait se résoudre à partir ; encore une fois. Jamais il n'est revenu.